

Brigitte Haentjens

Une profonde coïncidence

Normand Renaud

Number 51, March–April 1989

Francophonie multiculturelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42561ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Renaud, N. (1989). Brigitte Haentjens : une profonde coïncidence. *Liaison*, (51), 38–39.

Brigitte Haentjens

Une profonde coïncidence

propos recueillis par **Normand Renaud**



Brigitte Haentjens : tout le travail que j'ai fait avec les artistes franco-ontariens, ça m'a permis de me trouver moi-même.

— *Vingt-cinq ans de vie en France, donc à te regarder comme ça, je devine que ça fait deux ou trois ans que tu vis ici.*

— Qu'est-ce que tu racontes, tu sais bien que ça fait douze ans que je vis en Ontario.

— *Qu'est-ce qui t'a amenée en Ontario, à l'époque? Venais-tu ici avec l'idée de faire du théâtre?*

— Non, pas du tout. Au début, c'était un voyage de touriste. Mon chum avait une job pour six mois, je suis venue avec lui. C'était au printemps de 1977. Je sortais tout juste de l'école de théâtre; j'en avais pas encore fait professionnellement. Mais huit mois plus tard, c'était clair, c'était décidé, je voulais rester, j'allais rester.

— *C'était le coup de foudre. Mais l'objet, les circonstances du coup de foudre, c'était quoi?*

— Le gros coup, ça été le festival de Théâtre Action, à Sturgeon Falls, en janvier 1978. Ce festival-là, jusqu'en 1980, c'était vraiment la folie à l'état pur. J'y ai rencontré plusieurs des gens que j'aime et dont je suis proche aujourd'hui. J'y ai vu Robert Dickson et la Cuisine de la poésie pour la première fois, j'y ai rencontré Jean Marc Dalpé, Robert Bellefeuille, Robert Marinier, Nicole Doucet, Lise Leblanc, Lise Roy, Roch Castonguay, Pierre Germain, Jacques Ménard... tout le monde quoi.

— *Donc tu étais déjà impliquée dans le milieu du théâtre franco-ontarien.*

— Après seulement six mois, on m'avait confié un atelier de théâtre. Avec un peu de méfiance, il faut le dire, mais j'avais la chance d'avoir une formation cotée. C'était l'époque où tout le monde était en train de se donner une formation au Québec. Moi, je sortais de chez Jacques Lecoq, à Paris, où j'ai acquis une vision du théâtre qui coïncidait avec celle du théâtre franco-ontarien qui émergeait à cete époque-là. Théâtre Action m'a donné l'atelier à cause du bagage que j'apportais.

— *Le talent sauvage, le manque d'encadrement formel dans ce théâtre encore jeune, ça ne t'agaçait pas?*

— Au contraire! La formation que j'avais était une formation en réaction contre la culture pesante, la culture officielle. C'est pour ça que je trouvais si stimulant ce que je voyais dans le théâtre d'ici : l'expression personnelle, la création collective. Je réagissais passionnément à ce que je voyais ici, sans trop comprendre ce que ça rejoignait en moi. Graduellement, je l'ai rationalisé : les gens qui faisaient ce théâtre avaient les mêmes convictions artistiques que moi. La marque de ce théâtre, c'était d'être vivant, populaire, ancré dans une communauté. Sur-tout, c'était d'être jeune.

— *Donc c'est un beau hasard qui t'a permis de te retrouver parmi des gens dont tu admirais le travail.*

— Non, c'était vraiment plus profond que le hasard. Ce que j'ai trouvé ici correspond exactement à ce que je suis. C'est fou, c'est bouleversant. Ce n'était pas un hasard, c'était une rencontre avec moi-même. J'ai mis douze ans à l'assimiler, et c'est pas fini, j'en reviens toujours pas, ça me fait encore vibrer profondément. J'ai été entraînée. Je voyais qu'ici, sur un autre continent, les choses bougeaient dans la direction où je voulais aller. Aujourd'hui, je peux dire que ce mouvement, c'est aussi un peu le mien, que j'y appartiens, que j'y ai contribué, mais ça m'émerveille toujours de voir à quel point j'ai pu m'y retrouver moi-même.

— *Comment le décris-tu, ce mouvement?*

— C'était l'explosion, l'explosion globale, pas seulement dans le théâtre. C'était l'urgence de dire, l'émerveillement des origines, l'impression qu'on avait un monde à créer, qu'on était les seuls à pouvoir le faire, et qu'on avait le pouvoir de le faire. La notion qui exprime tout ça pour moi, c'est l'espace, comme Dickson l'a dit dans **Au nord de notre vie : nous, têtus, souterrains, solidaires, lâchons nos cris rauques et rocheux aux quatre vents de l'avenir possible**. Alors que l'Europe, le poids des vieilles pierres, la culture millénaire, c'était autrement étouffant...

— *T'as eu aucune difficulté à prendre ta place dans ce mouvement? Sûrement que pour certains, tu étais la Française qui débarquait ici, avec tout ce que ça peut éveiller de méfiance chez les Franco-Ontariens, qui sont extrêmement sensibles au colonialisme culturel. Comment est-ce que tu composais avec ça?*

— C'est vrai, j'ai senti des réactions comme celles-là, surtout pendant les trois premières années. Ma réaction contre ça était un peu celle d'une adolescente qui essaie de se fondre dans la masse. Je me fermais la gueule, j'écoutais beaucoup. J'essayais en tout cas! Parce que, par instinct, je comprenais ce sentiment d'oppression culturelle. Je suis femme et dans les milieux intellectuels d'où je sortais, où le langage finit toujours par affirmer le pouvoir des hommes, moi en tant que femme je me sentais parfois comme une handicapée de la parole. J'ai un tempérament de rebelle, je suis très sensible à l'oppression sous toutes ses formes. Je ne voulais surtout pas exercer la terreur malgré moi. Donc je me surveillais.

— *Tu te censurais donc, tu censurais ta langue, ta personnalité.*

— Je dirais plutôt que je m'obligeais à écouter. Non, ce n'était pas une obligation que je m'imposais. J'avais une envie de connaître, une énergie pour la découverte. Je sentais que les gens d'ici avaient quelque chose à m'apprendre. Et effectivement, j'ai beaucoup appris. Mais je peux dire une chose. Face à ceux qui levaient le nez sur la culture d'ici, face aux fonctionnaires de la culture qui ne trouvaient pas ça digne de leur intérêt, là j'ai joué la carte de ma langue, de ma personnalité, de mon accent de Française de France. Les médias à Ottawa ont longtemps ignoré le Théâtre d'la Corvée, où j'ai fait ma première mise en scène. Mais quand c'était moi qui prenais le téléphone pour parler aux gens de la radio et de la presse, là je ne me gênais pas de jouer sur le terrorisme français. J'étais exotique, et j'ai joué là-dessus.

— *Tu as exercé le terrorisme culturel français contre ceux qui justement l'exerçaient chez nous!*

— Oui, d'une certaine façon, j'ai pu mettre l'arrogance française au service des artistes d'ici. Je pouvais le faire parce que je me trouvais à la fois en dedans et en dehors du



milieu. Être à la fois dedans et dehors, c'est une position forte. D'une certaine manière, ceux qui disent des choses monstrueuses contre les artistes franco-ontariens ne peuvent absolument pas m'atteindre. Parce que je sais qu'ils sont ridicules, ça ne me dégonfle pas, ça ne me blesse pas. Mais ça m'enrage, et je passe à l'attaque.

— *C'est beau de t'entendre dire ça. On s'attend à ce que tu dises : « l'Ontario français m'a beaucoup apporté ». Mais que tu puisses dire que le milieu est meilleur, plus fort, parce que tu y as vécu et travaillé, c'est vraiment le signe que tu te sens pleinement intégrée. Une étrangère de passage n'oserait pas dire ça. On trouverait ça prétentieux.*

— Pour moi, c'est clair depuis longtemps que je suis d'ici, profondément. Et finalement c'est devenu clair pour tout le monde. On ne se défend plus contre moi en me rappelant que je viens d'ailleurs. Je le sens, je le montre, j'appartiens à l'Ontario français. Tout le travail que j'ai fait avec les artistes franco-ontariens, ça m'a permis de me trouver moi-même. C'est ici, avec les gens d'ici, que j'ai pu me connaître comme artiste. Ailleurs, ça aurait sûrement été plus difficile, plus écorchant. Je ne pourrais jamais renier ça, renoncer à ça. C'est trop lié à l'Ontario. Maintenant, quand les gens tiquent sur mon accent et me demandent d'où je viens, je leur dis que je viens d'Ottawa!

Catherine Caron, Brigitte Haentjens et Sylvie Trudel dans Strip, Théâtre d'la Corvée, 1980.

Photo : Paul Chiasson